

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL XIV

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1901

No 298

SOMMAIRE

La manière d'opérer, *Vieux-Rouge* — La visite de Dieu, *Paroissien* — La répartition des Taxes, *Civis* — L'Anarchisme Littéraire, *Désolé* — Nos Seigneuries, *J. L. A.* — Il est sourd ! *Octave Mirbeau* — Les Théâtres, *Lorgnette* — Chronique, *Rigolo* — La Chrétienté, *Henry Fouquier* — Marthe — Pour vous, Mesdames !

Les conditions d'abonnement au *RÉVEIL* ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le *RÉVEIL* est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au *RÉVEIL* est TROIS PIASTRES par année.

La Manière d'Opérer

J'ai un conseil à vous donner, et comme je suis bon garçon, je ne vous demanderai pas un sou pour l'information que je vous livre à titre absolument gracieux ; je veux vous enseigner le moyen d'avoir de l'argent, si le truc réussit, mais je ne promets rien, je ne fais qu'indiquer la manière de s'y prendre, telle que pratiquée par des messieurs qui ne doutent de rien, comme vous allez voir.

Il y a aux Etats-Unis des gros millionnaires, dans les grands prix, jouissant de revenus fabuleux et généreux à l'excès. Il y en a aussi d'autres plus petits, ne possédant tout au plus qu'un million et demi ou dans les environs. Quand ils attrapent les deux millions, c'est le bout du monde. C'est l'un de ces derniers qui se trouve en cause à l'heure présente.

Ce petit millionnaire s'était mis dans la tête de payer l'éducation d'un parent et l'avait placé dans l'une des institutions que l'univers nous envie.

Le prix de la pension, y compris l'en-

seignement, était d'environ \$150 par an, sans compter les petits extras : disons \$200, que le millionnaire soldait et bien au-delà, en outre de cadeaux princiers pour Monsieur le Directeur.

L'élève quitta l'institution après y avoir passé trois ans, emportant avec lui une grande somme de connaissances utiles et fut dirigé vers les Etats-Unis, où il entra dans une université.

Les supérieurs de la maison canadienne avaient conservé un excellent souvenir du millionnaire, et se trouvant un jour gênés par une dette qui les ennuyait ils résolurent de lui adresser une toute petite lettre pour lui demander un léger service.

Une idée lumineuse avait surgi dans le cerveau du directeur, et, après l'avoir caressée pendant plusieurs semaines, il fit appeler son fidèle économe, son *alter ego*, avec l'intention de lui soumettre le plan qu'il avait conçu pour remplir l'escarcelle de l'institution.

Cette idée grande, sublime même, était, comme toutes les idées de génie, d'une simplicité d'exécution étonnante. Il s'agissait de savoir tourner une lettre qui *parlerait bien*, afin de frapper le joint sensible et de ne pas manquer son coup. On se mit les deux têtes sous le même bonnet, et après quelques heures de travail ardu, on parvint à élaborer le chef-d'œuvre que vous allez lire :

Cher Monsieur.

J'ai l'honneur, au nom du Supérieur de notre maison, de vous offrir, par la présente, l'assurance du plus grand respect de nos directeurs, en même temps que leurs remerciements les plus sincères pour la grande générosité que vous leur avez toujours témoignée lorsque votre parent était au nombre de nos élèves.

Connaissant les nombreuses relations qui

vous unissent si étroitement aux grands millionnaires américains qui donnent si généreusement pour les fins d'éducation populaire, nos directeurs ont cru devoir vous demander votre bienveillante médiation auprès de Messieurs Carnegie, Vanderbilt et Rockefeller, et de leur demander de vouloir bien nous aider afin que nous puissions solder la dette qui grève notre maison et nous empêche de faire tout le bien que nous désirons. Pour ces messieurs possédant de si grandes fortunes, c'est une bagatelle, et ils pourront compter sur notre reconnaissance éternelle, en même temps que sur les prières que nous ne cesserons d'adresser au ciel pour leur prospérité temporelle et leur salut futur.

Le total de notre dette s'élève au montant de \$200,000.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de la plus haute considération de nos directeurs et nous croire tous vos bien dévoués serviteurs.

Le petit millionnaire vint plus tard à Montréal et montra cette épître calligraphiée avec art, à quelques amis, en faisant cette réflexion.

"Those people must be d... d fools!"

VIEUX-ROUGE.

La Visite de Dieu

Un malheur épouvantable vient de frapper la jolie ville de Joliette : le clocher de l'église s'est effondré et dans sa chute a anéanti le temple élevé par les fidèles à la gloire du Seigneur.

Il a été décrété par un statut spécial en date de 1875 que tous les francs-tenanciers de Joliette et de St-Charles-Borromée construiraient à leurs frais une église qui serait la propriété exclusive de l'archevêché de Montréal, et que le casuel même serait l'apanage de Monseigneur. L'édifice écroulé et complètement détruit a coûté

la bagatelle de \$130,000 aux contribuables et le constructeur, M. D. Dostaler, a été libéré des obligations imposées par la loi fixant la responsabilité des entrepreneurs à une période de dix années après la construction.

L'archevêché de Montréal, en prenant possession de l'édifice, a donné quittance à l'entrepreneur, et aujourd'hui les citoyens de Joliette se demandent avec anxiété sur quelles épaules le fardeau de la reconstruction va retomber. Monseigneur de Montréal, qui retire tous les bénéfices de cette construction, va-t-il bâtir à nouveau à ses propres frais, ou va-t-il imposer une nouvelle répartition aux fidèles de Joliette avant que le solde de la première répartition, soit : \$80,000, soit entièrement payé ?

M. Barthélemy Joliette institua l'évêché de Montréal son légataire universel, et depuis l'époque de sa mort, en 1849, les revenus de sa succession ont grossi les recettes de la caisse épiscopale.

Il est clair que les citoyens de Joliette ne peuvent pas rester indéfiniment sans bon dieu, et on se demande qui va reconstruire.

La parole est à Monseigneur Bruchési.

PAROISSIEN.

La Repartition des Taxes

Il y a des gens qui se font une singulière idée des privilèges qu'ils peuvent posséder en leur qualité de citoyens, et j'en trouve la preuve dans cette correspondance publiée dans la patrie :

Dans son numéro du 31 août dernier, le **RÉVEIL** a publié un article ayant pour titre : " La répartition des taxes ", au cours duquel l'auteur fait usage de mon nom afin de prouver qu'il est bien fondé de critiquer la façon dont certaines taxes sont réparties.

Je n'ai rien à voir dans la confection du **RÉ-**

VEIL, pas plus que je n'ai à approuver ou à im-
prouver les thèses qu'il soutient ; mais il m'est permis de protester lorsqu'il met mon nom au service d'une campagne de presse sans me consulter préalablement.

Je n'ai pas à me préoccuper de savoir s'il a tort ou s'il a raison dans ses appréciations ; cela ne me regarde pas. Par conséquent, je trouve étrange que le **RÉVEIL** à mon insu, cite mon nom à l'appui de ses récriminations, ce qui semble signifier que je me plains publiquement de l'état de choses existant.

Or, il n'en est rien.

Nous menons une campagne dans les intérêts du District de Montréal, et pour démontrer la justice de nos réclamations, nous prenons nos exemples où nous les trouvons et sans avoir besoin de consulter personne sur le choix des noms que nous jugeons à propos de mettre devant le public à l'appui de notre thèse. Le montant des taxes et des licences payées par les hôteliers est connu de tout le monde et appartient en plus au domaine public. Nous n'avons donc de permission à demander à qui que ce soit et simplement consulter les registres du gouvernement accessibles à tous les citoyens.

Le jour où mes confrères et moi nous nous croirons lésés, nous nous adresserons aux officiers de notre syndicat professionnel, et les représentations que nous aurons à faire aux autorités par leur entremise seront d'autant plus efficaces pour les intérêts des parties en cause qu'elles n'auront pas été livrées à une irritante ou inutile publicité.

Je sais fort bien qu'il n'y a aucune malice de la part du **RÉVEIL** dans le fait d'avoir mis mon nom en avant ; mais je ne crois pas devoir moins faire, pour échapper à toute solidarité avec lui, que de protester publiquement contre cet abus.

Veillez agréer, etc.,

EDDY FORTIN.

M. Fortin rétrécit singulièrement la question en la reportant tout entière au bénéfice des hôteliers. Ce n'est là que l'un des petits côtés de la campagne entreprise à la demande d'hommes fortement inté-

ressés dans le commerce de boissons alcooliques et de certains députés qui prétendent avec raison, selon nous, qu'il n'est pas juste de donner \$400, \$600 et \$800 au gouvernement de Québec lorsque la ville de Montréal, obligée de payer tous les ans une somme considérable pour sa police municipale, ne reçoit que la somme ridicule de \$8 sur chaque licence octroyée par les commissaires.

On nous objectera peut-être que le gouvernement a la police provinciale exerçant une surveillance active sur le commerce des liqueurs et appliquant la loi dans toute sa rigueur. C'est très vrai, mais la police provinciale n'est pas assez nombreuse pour le terrain qu'elle a à couvrir, et c'est pour cette raison que la police municipale est obligée de lui prêter main-forte.

Quant à la solidarité, nous n'en parlerons que pour la forme. Il ne peut pas y en avoir, vu que ceux qui voudront se plaindre du bien que nous pourrons leur faire n'ont aucun accès à notre rédaction, et que, dans l'espèce, nous n'avons à consulter que les autorités, et à ne considérer que l'intérêt public.

CIVIS

Un ami vient de me mettre sous les yeux un manuscrit de 900 feuillets de copie serrée sur les dessous de la politique canadienne depuis l'ère de la Confédération. L'auteur de ce travail a été intimement mêlé à toutes les luttes politiques qui se sont faites depuis cette époque, et il écrit en connaissance de cause. Je n'ai pas la liberté de publier son nom, mais je puis dire aux abonnés du RÉVEIL que les politiquaillers de mon pays en verront de belles le jour où ces mémoires intimes seront livrés à la publicité.

LE BAUME RHUMAL

La guérison du rhume le plus opiniâtre suit l'emploi judicieux du BAUME RHUMAL.

L'Anarchisme Litteraire

Je viens de découvrir un nouveau malfaiteur, c'est-à-dire, que pour me disculper auprès des jurés, si je suis attaqué et poursuivi, je me sers d'un euphémisme pour qualifier un assassin de la langue française qui fait dans le *Journal*, sous l'œil paternel de M. Joe Royal. Voici ce que je découvre dans la gazette aux bons principes.

Québec, 16. — Un malheureux accident...

Il y a peut-être des accidents heureux, mais je dois avouer que je n'en connais pas, faute d'avoir reçu une solide éducation classique dans l'institution où j'ai eu le malheur de passer trois années à apprendre des choses que j'ai été obligé d'oublier ensuite pour ne pas tomber dans les errements qui distinguent aujourd'hui plusieurs savants confrères en journalisme. Mais continuons; s'est produit à bord du *Frontenac*, qui avait été nolisé par l'hon. M. Tarte. Quelques bombes prirent feu et une explosion se produisit.

Peste ! voilà des bombes inflammables, et je suis obligé de croire jusqu'à nouvel ordre que c'est au contact du fougueux ministre des Travaux Publics que les susdites bombes ont pris la liberté grande de l'imiter.

M. Tarte est blessé à la figure et aux mains, le Dr Borden, ministre de la Milice, est tombé dans l'écoutille et s'est gravement blessé. L'hon. James Sutherland s'est infligé des blessures et des coupures douloureuses.

Il y a peut-être des coupures qui ne sont pas douloureuses, mais on dit dans nos campagnes du Nord qu'elles sont bien ennuyeuses sur le terrain des vaches.

(Disons en passant que les bombes enflammées n'ont pas suffisamment fait leur devoir et qu'on va les flanquer à la porte comme de vulgaires employés libéraux, pour leur apprendre à mieux se conduire, si l'occasion se présente de nouveau).

Mlle Fielding, ministre des finances, s'est gravement blessée, de même que Mme J. N. Green-shields, de Montréal, dont la robe a pris feu et qui a été passablement brûlée.

Je connaissais depuis longtemps la compo-

sition hétérogène du ministère fédéral, mais c'est bien la première fois que j'entends parler de jupons au sein même du Conseil. A moins que ne soit une mauvaise plaisanterie inventée par Joe Royal.

Il me reste l'allusion à Mme Greenshields et à sa robe qui a été *passablement* brûlée. Il est permis de supposer que c'est peut-être Madame qui a été passablement brûlée.

Et les mains du ministre, blessées elles aussi ?

La *Presse*, toujours bien informée, ajoute le détail suivant afin de rassurer les amis de Madame Turcotte, qui auraient pu croire cette dame en danger :

Contrairement à ce que le télégraphe nous annonçait d'abord, Madame Turcotte n'est pas au nombre des personnes qui ont été blessées lors de l'accident sur le *Frontenac*, à Québec.

Madame Turcotte n'était même pas passagère à bord du *Frontenac* à ce moment-là.

Tant mieux !

DÉSOLÉ.

NOS SEIGNEURIES

A l'ouverture du terme de septembre de la cour criminelle, l'hon. Juge Ouimet, d'accord avec sir Melbourne Tait et l'hon. Henri Taschereau, vient d'indiquer au barreau que dorénavant il faudra s'adresser aux juges dans les termes suivants ; " My Lord ", si l'on parle à un juge anglais et " Votre Seigneurie ", si l'on parle à un juge canadien-français.

Avant de revenir à ces expressions qui nous viennent de l'autocratie des vieux pays, ne serait-il pas opportun de demander à nos distingués magistrats de faire amender leur commission qui décrète en toutes lettres qu'ils seront dénommés en anglais " Your Honor ", et en français " Votre Honneur " ?

M. Bourinot voudra-t-il bien nous dire si les recorders ont le droit d'exiger la même appellation ?

J. L. A.

IL EST SOURD !

J'ai revu ma voisine. Et, maintenant, je la vois presque tous les jours.

Décidément, elle est encore plus charmante et meilleure que je le pensais, lors de notre première entrevue. Extrêmement gaie, nullement prude, comme les femmes honnêtes/foncièrement, d'une intelligence très vive et très souple, d'un esprit très libre, affranchi de tous les préjugés, de toutes les superstitions qui déshonorent, habituellement, le cerveau de la femme, d'une spontanéité de sensations remarquable, amoureuse de la vie sous toutes ses formes, même les plus décriées, philosophe et artiste, j'ai rarement, ou plutôt, je n'ai pas encore rencontré un être humain, surtout un être de son sexe, avec qui l'on se sentit si vite, si complètement en confiance, avec qui l'on se teouvât tout de suite de plain-pied. J'ai beau l'observer — car je ne voudrais pas être dupe d'elle et de moi — il me semble bien qu'elle n'a aucune des petites traîtrises, des coquetteries basses, des sentimentalités absurdes de la femme. Véritablement, je crois qu'elle possède un cœur robuste, simple, loyal et fidèle, comme un homme. Son amour des bêtes qui, chez beaucoup de femmes, vous dégoûterait et des femmes et des bêtes, est un amour raisonné, presque scientifique. Il n'est pas du tout anthropomorphe. Il fait partie, à son plan, de ce culte général, mais parfaitement individualiste, par quoi elle aime, par quoi elle célèbre toute la vie.

Il faut se défier des impressions qui nous viennent des femmes, surtout quand elles sont jolies comme l'est ma jolie voisine. Nous les jugeons ordinairement avec notre désir de mâle qui se plat à les surnaturaliser, à leur attribuer toutes sortes de qualités supérieures, qu'en réalité elles n'ont point, ce qui est stupide et inharmonieux, car elles en ont d'autres qui devraient pleinement nous suffire. Dans l'amitié qui pousse un homme vers une femme, il y a toujours autre chose que de l'amitié pure. La nature qui sait ce qu'elle fait et qui n'a souci que de vie, de toujours de vie, a voulu que nous fussions bêtes

devant la semme, comme une dévote devant un Dieu de miracle, et que, en dépit de nous-mêmes, nous nous destinions à être les dupes éternelles de ce besoin obscur et farouche de création qui gonfle et mêle à travers l'univers, tous les germes, toutes les vivantes cellules de la matière animée.

En même temps, à ce propos, je voudrais bien savoir quelle conception ma voisine se fait de l'amour, si elle répudie toutes les folies mystiques toutes les sottises et tous les crimes sentimentaux par quoi les religions, les poésies, les littératures de tous temps et de tous les pays, ont dégradé et sali ce grand acte joyeux et terrible de la Vie... Je n'ai pas encore osé lui poser, à ce sujet, la moindre question. J'ai craint une désillusion, d'abord, et ensuite qu'elle ne vit là une ruse sournoise du désir, un moyen détourné de galanterie grossière. Et j'ambitionne que nos relations soient pures de tous mensonges, de toutes vulgaires actions.

Naturellement, comme il faut bien se connaître, je lui raconte mes histoires, et elle me dit les siennes, sans réticences ; du moins j'aime à le penser.

Aujourd'hui, elle m'a parlé de son enfance et de sa première jeunesse. Elle a été élevée en un couvent du Sacré-Cœur, dans une ville morte et silencieuse de la province normande. Chose curieuse et rare, cette éducation oppressive n'a jamais pu contre la franchise et la sincérité de sa nature. Elle affirme même qu'elle est sortie du couvent plus irrespectueuse, moins croyante qu'elle y était entrée. D'ailleurs, elle ne tire de ce phénomène aucune vanité, en faveur de son intelligence. La gaieté, — son inaltérable gaieté — avec ce qu'elle comporte d'insouciance dans le présent et d'espoir dans l'avenir, a tout fait. Cette gaieté joyeuse et forte fut l'antiseptique qui la préserva de tous les mensonges avec lesquels on pétrit, dans ces maisons-là, l'âme des jeunes filles. L'année qui suivit sa sortie du couvent, il lui arriva de grands malheurs.

Ses parents perdirent leur fortune et elle perdit, peu après, ses parents. Habitée au luxe et à l'affection, elle se trouva, tout d'un coup, seule et sans ressources. Désormais, il lui fallait travailler pour vivre. Cette perspective, elle

l'envisagea sans terreur, car elle pouvait utiliser quantité de petits agréments, de petits talents où elle excellait : la broderie, la couture, la peinture, la musique. Et qui l'empêcherait de donner aux autres des leçons de n'importe quoi : d'histoire ou de danse, d'anglais ou de tapisserie ?... Après avoir vainement cherché, çà et là, un peu de travail chez d'anciens amis de sa famille, à Paris dans les magasins, elle résolut de s'adresser aux bonnes Sœurs, aux si bonnes Sœurs qui l'avaient élevées.

— Elles connaissent tant de monde, se disait-elle, elles ont une clientèle si étendue et si riche, de si puissantes influences, partout... qu'elles me trouveront immédiatement ce que je cherche et ce qu'il me faut... C'est évident !

Sur la recommandation de son ancienne préfète des Etudes, elle se présenta, un matin, au Sacré-Cœur de la rue de Varennes, certaine du succès et prête à accepter n'importe quel joli et honnête travail qu'on lui proposerait... Et voici la scène que ma voisine raconte et mime avec un esprit malicieux et souriant...

Elle arrive au couvent. Une religieuse, pas trop vieille, pas trop laide, très aimable de manières, très onctueuse de gestes, la figure molle et grasse, les lèvres humides de saintes paroles, la reçoit avec empressement, avec effusion même.

— Cette chère enfant !... lui dit-elle, quand la jeune fille eut terminé son récit... Mais c'est une joie... Mais c'est un devoir pour nous de vous soutenir, de vous défendre, de vous sauver...

Elle lui prend les mains, les caresse, les tripote dans ses mains potelées et un peu moites...

— Pauvre cher cœur !... Il y a tant d'embûches dans le monde, quand on n'est pas riche... Le diable guette si habilement, sous tous les formes de la tentation et du péché, l'âme ignorante et candide d'une jeune fille !... Mais nous sommes là, heureusement...

Et, sans entrer dans des détails plus précis, elle s'informe :

— Avez-vous un directeur ? Etes-vous Enfant de Marie ?... Pratiquez-vous bien vos devoirs religieux ?...

Ma voisine ruse, élude toutes ces questions

qui la gênent et qui vont se multipliant et s'enhardissant jusqu'à violer sa pudeur intime... Alors, la bonne mère hoche la tête, très triste, et soupire. Sa voix se fait moins douce... ses lèvres se dessèchent.

— Ah ! dit-elle, je vois que vous avez oublié la Sainte-Vierge, mon enfant... et le divin cœur de Jésus... C'est très... très fâcheux... Vous comprenez... dans ces conditions, cela devient difficile... plus difficile... car nous avons, devant Dieu, des responsabilités... Voyons... avez-vous entendu le dernier sermon du Révérend Père du Lac ?

— Hélas ! non, ma mère !...

— Non !... s'écrie la religieuse, scandalisée, qui joint ses deux mains comme pour une prière d'exorciste... Mais c'est très mal... très mal... Et quel dommage pour vous !... Le Père a été si éloquent, si admirable ! Il a prouvé, d'une manière si claire, qu'il vaut mieux mourir de faim plutôt que de commettre un péché mortel ! Ah ! comme je souffre que vous n'ayez pas entendu ce magnifique sermon !

Incapable de tenir plus longtemps son sérieux, la jeune fille demande ironiquement :

— Est-ce qu'il était à jeun, cet admirable Père, quand il a dit qu'il valait mieux mourir de faim ?

Le visage de la chère Mère prend une expression sévère, et, repoussant les mains qu'elle carassait, elle se lève, toute droite, un pli au front :

— Vous êtes bien gaie, grince-t-elle, pour une personne dans votre position.

Puis, glacialement :

— Enfin... je verrai... je réfléchirai... Nous prions pour vous... Revenez dans une semaine.

Et elle la congédie...

Ma voisine n'était pas très fière de cet accueil... Mais, une fois dans la rue, parmi le mouvement et la vie, elle oublie l'inutilité de sa démarche et ce que cela va lui valoir de surcroît de misère. Et elle se met à rire, si longtemps et si fort, que les passants se retournent et pensent, sans doute, qu'elle est folle...

Le travail ne venant toujours pas, elle retourne,

la semaine écoulée, au couvent... La Mère lui dit :

— Je n'ai rien... nous n'avons rien... Allez voir le révérend Père X... Il connaît beaucoup de monde... et il est si bon, si bon, au confessionnal.

La jeune fille fait la grimace. Elle est venue chercher du travail, pas un confesseur. Pourtant, elle se décide à descendre au parloir, et conte sa petite affaire au Révérend Père X...

— Ah ! ah ! lui dit cette homme pieux... C'est fort touchant... Mais la peinture, mon enfant, voilà une chose fort aléatoire. Quant à la broderie, je n'ai pas ça... non, non... en vérité, je n'ai pas ça !... Mais, par exemple, peut-être pourrais-je vous trouver un mari... un bon mari... assez riche... et très pieux... et bien pensant...

Elle remercie le Jésuite, et déclare qu'elle ne veut tenir un mari que d'elle-même. Et, comme il la reconduit :

— Vous avez tort, mon enfant... absolument tort... Vous êtes une jolie personne... Et un mari, c'est toujours un mari...

Et les jours passent... passent... Elle n'a pas de commandes de peinture, ni de broderies à faire, ni de copies, ni de leçons, ni rien... Ses derniers sous s'épuisent. Elle a dû vendre ce qui lui restait de petits bijoux... V'a-t-elle donc en être réduite à la mendicité?... Mais sa gaieté la soutient toujours, sa gaieté dissipe toutes les terribles images, tous les cauchemars de la détresse... Rentrée dans sa chambre d'hôtel meublé, elle chante, pour ne pas écouter les voix de malheur qui lui disent : " Dans quelques jours, tu seras morte de faim ! " Et puis, elle calcule, en soi-même : " Si tout le monde me repousse... je suis jeune... je suis jolie... j'ai un ardent besoin de vivre... Je me vendrais comme j'ai vendu mes bijoux... Tant pis pour les bonnes Sœurs et pour les si bons Pères jésuites, qui l'auront ainsi voulu ! "

Pourtant, une troisième fois, elle retourne au couvent... La sainte Mère lui offre généreusement un scapulaire, quantité de médailles bénites, et un chapelet... un chapelet, si commode, si petit " qu'on peut très facilement s'en servir en omnibus "...

Et cette troisième visite est suivie d'une qua-

trième, laquelle fut illustrée de la conversation suivante :

— Comme vous êtes pâle, chère enfant !

— C'est que j'ai grand'faim, ma Mère !

— Je suis sûre que vous n'avez pas fait vos devoirs religieux, ces jours-ci ?

— Hélas ! non, ma Mère...

— Eh bien ! tenez, cela tombe à merveille, mon enfant...

— Vous m'avez trouvé une position ? ma Mère.

— Il y a justement, ici, mon enfant, un bon Père dominicain... un si bon Père dominicain ! Je vais lui demander de vous entendre...

— J'aimerais mieux un peu de travail, ma Mère, si peu de travail que ce soit...

— Sans doute... sans doute... Mais profitez de l'occasion... Elle ne se retrouvera peut-être plus jamais... C'est un si bon Père dominicain... Et puis... vous pourrez tout lui dire... tout... tout... Il est sourd !...

Et ma jolie voisine termine ainsi son récit :

— Vous pensez que je ne retournerai jamais plus dans ce maudit couvent. Deux ans après, j'étais mariée. Or, le jour de mon mariage, je reçus de la Révérende Mère une lettre qui commençait ainsi : " Ma chère petite protégée..."

Et, longtemps, elle rit, comme chante un oiseau sous les branches...

OCTAVE MIRBEAU.

UNE BONNE RÉPUTATION

La réputation du BAUME RHUMAL comme guérissant du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, repose sur des milliers de guérisons.

Les Canadiens qui ne seront pas sirés à l'occasion du passage du duc pourront se consoler en se procurant du Packard's. Il y en a à tous les coins de rue.

Je me suis procuré à grands frais le menu du banquet du double centenaire de Boucherville. C'est une pièce très curieuse que j'aurai le plaisir de servir à mes lecteurs au prochain numéro. C'est un menu à la " Cléricale ".

LES THEATRES

LE PALAIS ROYAL

C'était une révélation.

Il y a trente ans, lorsqu'une troupe française venait à Montréal c'était tout un événement. Les gens se ruaient, littéralement, pour entendre et applaudir les artistes qui nous venaient de France et interprétaient les œuvres des maîtres d'alors. Le Théâtre Royal, le seul à cette époque, refusait l'entrée à des centaines de personnes tous les soirs lorsque les noms d'Edgard, Durand, Chamonin ou Achintre paraissaient sur l'affiche. Quand c'était Marie-Aimée, c'était du délire. On tonnait en haut lieu contre ces représentations, mais ça n'y faisait rien, on avait salle comble quand même.

Toutes les tentatives locales pour établir un théâtre permanent échouèrent pendant vingt-cinq ans, et ce ne fut qu'en 1900, pour ainsi dire, que la scène française fut solidement implantée à Montréal. Aujourd'hui, nous sommes menacés d'un autre danger : celui d'avoir trop de théâtres français.

Je ne m'en plains pas, pour ma part, parce que la concurrence amènera forcément la compétence, et c'est le public qui en retirera le bénéfice.

Le Palais-Royal, le coquet petit théâtre de la rue Lagachetière, est aujourd'hui au premier rang. Hier soir je me suis payé la tête d'Harmant dans le rôle de Colladan, de la *Cagnotte*, le chef-d'œuvre de Labiche. La salle était remplie de monde élégant, et je ne pourrais pas entreprendre de vous décrire l'amusement que nous avons tous éprouvé. Je croyais être capable de donner une juste appréciation du talent de tous les acteurs, mais je sens que c'est au-dessus de mes forces, et je ne leur rendrais pas justice. Il n'y a qu'un moyen pour vous de les bien apprécier : c'est d'aller les entendre.

LA GAIETE

Ce joli théâtre, sous la direction de M. D'arcy, portera justement son nom et fera les délices de ses habitués qui seront fort nombreux pendant

toute la durée de la saison qui doit s'ouvrir le 16 du mois de septembre courant, si l'on en juge par les succès déjà remportés par la troupe d'artistes dirigée par M. D'arcy.

Le choix de la pièce d'ouverture, *Mam'zelle Nitouche*, est suffisant pour indiquer de suite que la direction a l'intention de nous donner les plus jolies œuvres du répertoire français.

Madame Clara d'Artigny, la gracieuse artiste qui a été applaudie depuis plusieurs années dans nos théâtres canadiens, remplira le rôle principal, et j'avouerai que je serai l'un des premiers à l'entendre de nouveau.

Mes compatriotes ont un devoir à remplir, et c'est d'encourager et de sustenter par tous les moyens légitimes la scène française. Il y a assez longtemps qu'on nous impose le théâtre anglais ou américain, faute d'autres. La plupart des pièces sont des *adaptations* mal traduites des chefs-d'œuvre des maîtres français, et encore plus mal jouées par des acteurs qui n'ont pas la moindre idée du génie de notre langue et n'en connaissent même pas le premier mot.

Conclusion : Allons aux théâtres où l'on joue du français en français de préférence aux théâtres où l'on joue du français mal traduit en mauvais anglais et encore plus mal joué.

LORGNETTE.

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le BAUME RHUMAL seul ; il vous guérira promptement et sûrement.

... CHRONIQUE ...

Des orateurs ont déclaré dans leurs discours qu'ils sont prêts à offrir leur sang au Duc d'York.

Ça pourra lui donner une occasion de goûter au *boudin*, l'un des plus riches produits alimentaires du pays.

Les directeurs de la Banque d'Hochelaga ont fait inscrire sur le portail de l'édifice le mot "Welcome". Il me semble que M. St Charles aurait pu tout aussi bien mettre "Bienvenu".
Conservons notre langue.

La *Press* a commis un grave oubli dans son édition du 7 septembre. Le grand journal publiait ce jour-là une petite histoire illustrée de la ville des Trois-Rivières, et, chose étonnante, on a oublié de publier le portrait de Mgr Cloutier et on n'a même pas pensé à la cathédrale. Ceci est impardonnable, et j'attire l'attention de l'évêque sur ce délit.

Je viens de recevoir le rapport annuel du premier ministre concernant la police montée du Nord-Ouest, et je constate avec plaisir que les traducteurs officiels ont enrichi le vocabulaire canadien d'un mot bien connu en France, mais à peu près ignoré ici. Dorénavant au lieu de dire la police montée, on se servira de l'expression : "Gendarmerie à cheval."

Continuez, messieurs.

**

On dit que le gouvernement fédéral délibère actuellement sur le choix d'un successeur au Sénat à l'hon. M. J. O. Villeneuve. Il y aura beaucoup d'appelés, mais un seul élu.

Parmi les candidats à cette place honorifique et payante, en somme, nous trouvons au premier rang, M. Olivier Faucher, le vrai représentant des intérêts commerciaux, non seulement de la division de Salaberry, mais de la province entière. Je ne sais pas si M. Faucher ralliera les suffrages du ministère fédéral, mais si j'en juge par les opinions que j'ai recueillies un peu partout, le choix de ce citoyen distingué serait bien vu de tout le monde. C'est bien vrai que le gouvernement Laurier a fait des promesses antérieures à d'autres candidats, entre autres à M. le docteur Lachapelle, mais le même gouvernement a fait tant d'autres promesses qu'il n'a pas tenues, qu'il peut bien se payer le luxe d'une autre promesse aussi bonne que les précédentes.

RIGOLO.

MEDECINS ET MALADES

Ont constaté, à leur grande satisfaction, que le BAUME RHUMAL guérit radicalement : toux, rhumes, grippe, bronchite, coqueluche. Dans les cas les plus graves, le BAUME RHUMAL a obtenu des guérisons inespérées.

LA CHRETIENTE

Je ne dirai rien sur le détail, déjà mieux connu, du différend franco-turc. Les choses sont, d'ailleurs, de la plus grande simplicité. Les réclamations de notre ambassadeur forment un bloc parfaitement homogène. Elles portent toutes sur la non-exécution d'engagements réguliers pris par le gouvernement turc envers des citoyens français, et non tenus par lui. La question est aussi simple que les questions analogues réglées déjà au profit d'Anglais, d'Allemands, d'Américains et d'Italiens. Entre particuliers, des affaires de ce genre se terminent par l'envoi d'un huissier.

Seulement, avec le Grand-Turc, il est parfois nécessaire d'embarquer l'huissier sur un cuirassé. Les Américains et les Italiens l'ont fait en ces derniers temps. Nous suivrons leur exemple et nous userons du précédent, si c'est nécessaire — et tout sera dit.

Mais il n'y a pas, dans cette affaire, que le seul côté qu'on peut appeler le contingent. Il convient d'en tirer la morale et d'y trouver une règle en prévision de l'avenir. Il faut, en un mot, en dégager la question politique, qui ne lui est pas essentielle, mais qui s'y mêle et y touche. En présence de ce gouvernement qui ne veut pas exécuter les conventions librement acceptées par lui, ou les arrêts de ses propres tribunaux, la stupéfaction a été tel qu'on en est venu, naturellement, à chercher des motifs secrets à un acte inouï.

Cet étonnement ne sera pas partagé par ceux qui connaissent d'un peu près l'état des affaires en Turquie et, surtout, la psychologie de son chef suprême et absolu. Seul en Europe — je n'excepte pas même le tsar — le sultan est maître de son empire à la façon d'un chef arabe dans sa maison. Il n'a à compter ni avec des garanties conquises par ses sujets, ni avec l'opinion publique, qui n'existe pas. Isolé dans le harem, palais et forteresse, entouré de ministres qui ne sont responsables que devant lui et ne se maintiennent au pouvoir que par l'obéissance, la complaisance et la flatterie, il est le seul souverain d'un grand peuple qui puisse faire dé-

pendre la politique de son empire de ses passions, de ses instincts, de la bizarrerie de son caractère. Or, le sultan — que je tiens pour un homme à plaindre, malgré son omnipotence — est hanté, de façon quasi malade, par deux terreurs. Il a peur qu'on veuille attenter à ses jours et il a peur de manquer d'argent, quoiqu'il soit le souverain le plus riche du monde. Il feint la pauvreté, alors qu'il dispose d'un pays de vingt-quatre millions d'habitants, qui s'étend de l'Adriatique à la mer Noire. Le premier de ces sentiments explique l'affaire des quais ; le second donne le mot de l'affaire des créanciers impayés. Il n'y a pas autre chose.

Mais, comme cette psychologie du sultan est un accident historique unique et rare, peu connu de la foule, on a cherché ailleurs les causes secrètes du revirement subit qui lui a fait reprendre, à quarante-huit heures d'intervalle, une parole solennellement donnée à notre ambassadeur. On a cru les trouver dans l'entrée en scène d'une puissance européenne qui aurait offert au sultan d'appuyer sa résistance : et, successivement et pour des causes diverses, on a nommé l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie même. L'Angleterre, a-t-on dit, irritée contre tout le monde des sympathies que les Bœrs ont partout trouvées, ayant elle-même des difficultés avec la Turquie du côté de la mer Rouge, trouverait, en poussant le sultan à des actes qui vont presque jusqu'à l'outrage envers nous, une occasion de satisfaire ses rancunes et d'arranger son propre différend. L'Allemagne manifesterait le mécontentement qu'on lui prête du prochain voyage du tsar en France. Il n'est pas jusqu'à la Russie, tenue en échec en Turquie à propos d'une concession de chemin de fer, qui n'aurait eu quelque mauvaise humeur à voir nos réclamations écoutées avant que ses désirs aient été satisfaits. De ceci, je ne crois pas un mot et suis persuadé — pour ne pas dire certain — que nous avons "les mains libres" pour agir. Et j'ajoute que ce qu'on raconte n'est pas exact et ne peut pas exister.

Jadis, il y avait, en Europe, ce que l'on appelait "la Chrétienté". C'était, sous l'autorité morale de la papauté, une sorte de Ligue tacite-

ment consentie entre les rois chrétiens contre les " Infidèles ". Ceci n'empêchait pas les rois de se battre entre eux d'une façon presque continue. Mais il était entendu (et ceci était un reste de l'esprit qui inspira les Croisades) qu'ils restaient d'accord pour arrêter l'invasion des Musulmans en Europe. Le pouvoir moral de la papauté a disparu presque entièrement. On peut le regretter ou s'en réjouir. Mais c'est une constatation que l'historien ne peut négliger de faire que le monde a besoin d'une loi morale et que, lorsqu'il en a perdu une, il en cherche une autre. L'Europe contemporaine, si divisée qu'elle soit et si incohérentes qu'aient été les solutions données à quelques-uns des conflits qui l'ont divisée, n'en est pas moins à la recherche de cette loi morale dont elle a besoin. Le Cong.ès de La Haye, que les gens à courte vue ont raillé, parce qu'il n'a pas eu de résultats immédiats et tangibles, n'en reste pas moins un événement considérable. C'est une tentative, officielle et acceptée par les gouvernements, pour arriver à constituer un droit public européen, ayant pour base la Justice, à défaut de la Foi dont s'inspirait la Chrétienté. Ce droit public est encore incertain. Cependant, les grandes puissances ont été d'accord pour faire déclarer par leurs représentants qu'elles n'entraveraient pas leur action réciproque quand cette action s'exercerait pour la défense du Droit, tel qu'il est défini dans les Etats civilisés. Ceux-ci, en effet, ont tous, en certaines matières, des lois communes et immuables et la protection de leurs nationaux est une de ces lois. Toutes les fois qu'un citoyen ou un sujet d'une puissance européenne est lésé dans sa personne ou dans ses biens, son gouvernement demande pour lui une réparation qui, dans les pays civilisés, s'accorde toujours à l'amiable. On peut dire que, journellement, des arrangements de la sorte sont conclus entre les Etats européens, sans que la diplomatie des autres nations ait à intervenir. Les extraditions de criminels sont une application journalière de cette idée d'un Droit commun aux nations d'Europe. Les débiteurs eux-mêmes peuvent être poursuivis devant les tribunaux de leur pays par un étranger ou devant les tribunaux du pays

étranger où il se sont réfugiés. Or, par un commencement singulier de l'Histoire, la Turquie qui, pendant des siècles, avait été tenue hors de la Chrétienté par la différence de religion, semble vouloir se mettre hors du concert européen par la méconnaissance du Droit commun accepté par les Etats de l'Europe. Elle sort des conventions, formulées ou tacites, qui régissent les rapports de ces Etats. Il est bien clair que lorsqu'une puissance est obligée de la rappeler au respect des engagements pris, aucune autre puissance, quelles que soient ses idées de derrière la tête, n'oserait l'aider à se dégager des lois qu'elle aurait peut être à invoquer elle-même dès le lendemain, pour ses nationaux. En fait, étant donné le peu d'initiative des musulmans en matière industrielle, il n'est pas un pays dont les nationaux n'aient, en Turquie, des intérêts. Les Allemands lui fournissent de l'armement, les Anglais et les Autrichiens y construisent des voies ferrées, les Italiens y ont, en quantité, des maisons de commerce. Partout, à Constantinople, à Smyrne, à Beyrouth, à Salonique, en Tripolitaine, l'Europe laborieuse et commerçante a des colonies. Ces colonies peuvent être rivales et concurrentes : c'est la loi humaine. Mais elles sont solidaires entre elles, car si un déni de justice vis à vis d'un de leurs membres restait sans sanction, tous seraient menacés d'une semblable injustice. Je me demande même, et non sans raison, si l'incident d'aujourd'hui, dont le règlement ne fait pas doute, ne sera pas le premier pas fait vers un *consortium* de l'Europe qui, engagée tout entière dans des affaires financières, industrielles et commerciales avec le pays turc, a intérêt que les choses s'y passent selon le Droit et non selon le caprice de la volonté d'un seul homme ?

HENRY FOUQUIER.

C'EST MERVEILLEUX

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du BAUME RHUMAL : l'effet est merveilleux.

MARTHE

Scènes de la vie d'artistes.

(A Mlle Bérangère)

F. d'A.

(Suite)

“ Surtout lorsqu'ils me virent seule, sans défense, ce fut une lutte horrible, lutte de chaque heure, de chaque instant... Oh ! je vous vois faire un mouvement. Monsieur Frantz, je vous le jure sur cette petite croix, souvenir de ma première communion : je suis aujourd'hui telle que j'étais lorsque mourut mon père.

“ Je ne vous dirai pas au long à combien de privations, de misère, je suis restée ce que j'étais. Car ce que j'ai souffert, il n'y a pas de mots assez énergiques pour le décrire.

“ Il me fallut donc, pour vivre, continuer le théâtre, je ne savais, hélas ! aucun métier.

“ Un jour, le directeur me fit appeler dans son cabinet :

“— Ma petite Marthe, dit-il, tu sais que nous devons prochainement jouer une féerie. Je t'ai réservé le rôle le plus à effet, tu seras Aphrodite.

“— Aphrodite, m'écriai-je, qu'est-ce que c'est que cela ?

“— Ton rôle, ma belle enfant, ne sera qu'un rôle de parade.

“— Mais alors, il va me falloir une foule de costumes ?

“— Mais non, un costume grec d'une simplicité primordiale... Du reste, ne regimbe pas, je te le paierai, ce costume... il ne sera pas lourd !

“— Cependant, insistai-je, on ne m'obligera pas, j'espère, à porter un maillot ?

“— Voyez-vous cette petite ignorante ! dit le directeur en éclatant de rire, une Aphrodite sans maillot, maintenant. Mais, petite malheureuse, veux-tu me faire arrêter par la police des mœurs ? Mais oui, ma mignonne, tu auras un maillot, un beau en soie de couleur chaire, et par-dessus un voile noir constellé d'étoiles d'or. Voyons, est-ce que cela plaît à ta coquetterie ?

“— Cependant, m'écriai-je suffoquée de honte, vous n'y pensez pas ?

“— Comment, je n'y pense pas ! mais beau-

coup, au contraire. Voyons, Marthe, réfléchissons sérieusement : il me faut, pour jouer ce rôle, une jolie jeune fille, et surtout admirablement modelée. Ne possèdes-tu pas toutes ces qualités ?... N'es-tu pas jolie ?... N'es-tu pas adorablement faite ?...

“ Je reculai devant son regard :

“— Assez, monsieur, je refuse !

“— Tu refuses, Marthe ? voyons, ne fais pas ta petite sottise ; il vaut mieux pour toi rester bon ami avec moi. Un refus de ta part, c'est un congé de la mienne. Et ce congé signifie la faim, la misère, et peut-être une dégradation plus infamante que ce que je te propose.

“— Ah ! Monsieur Frantz, pardonnez-moi, mais j'eus peur, je craignis la faim ; et, pour la première fois je fus lâche, car j'acceptai.

— Pauvre enfant, lui dis-je, vous fûtes plus malheureuse que coupable.

“ Lorsque je parus devant le public, je crus que j'allais mourir de honte : lorsque je vis toutes ces lorgnettes braquées sur moi j'appelai la mort à mon secours.

“ Ce que j'ai passé de nuits à pleurer, je ne puis vous le dire. Dans la rue je recherchais les trottoirs les moins fréquentés ; il me semblait entendre les hommes dire en me regardant :

“ C'est Aphrodite ! ”

“ Cependant, à travers toutes misères, j'eus comme un rayon de soleil. On eut dit que c'était le ciel qui me l'envoyait pour sécher mes larmes.

“ J'avais loué loin de mon théâtre une chambre. Elle était toute coquette avec ses grands rideaux blancs et je mettais tout l'art dont peut disposer une femme pour la rendre gentille et propre.

“ C'est là que je restais, plus heureuse qu'une reine, car j'avais quelques économies, et dans le quartier on ne me connaissait pas.

“ Tous les matins, chez la laitière, je rencontrais un jeune homme. C'était un honnête ouvrier graveur, universellement aimé et respecté. Il était rangé, propre, et comme ses patrons le prisait fort, il était à prévoir qu'un avenir brillant lui était ouvert.

“ Je ne me souviens plus comment nous fîmes

connaissance ; toujours est-il que je le trouvais si aimable, si poli, en un mot si réservé, que je m'aperçus bientôt que je l'aimais.

— Cette révélation fut terrible pour moi !

— Alors moi, la fille de théâtre, honnie de tous, obligée de s'exposer à l'avidité de lorgnettes infâmes, dans des costumes ridicules et obscènes... j'aimais ! Et cet amour était pour un jeune homme droit, honnête et fier sans doute, et il ne savait même pas qui j'étais.

— Pourtant, j'ai un cœur comme les autres ; moi aussi j'ai besoin d'aimer et d'être aimée. Cette satisfaction me sera-t-elle refusée ? La pauvre orpheline ne pourra-t-elle donc jamais aimer loyalement et honnêtement ?

— Je vis toute la profondeur du gouffre dans lequel je me trouvais, et pour lui, je vis qu'il me fallait partir.

— Mon pauvre cœur était brisé ! j'étais là comme un corps sans âme. Il est si dur d'étouffer la flamme naissante d'un premier amour.

— Je me mis à emballer mes modestes effets. Je sentais le sang bouillonner dans mon cerveau et j'étais prête à défaillir ; je dus m'asseoir. Alors un torrent de larmes coula de mes yeux, et, la tête dans les mains, je pleurai amèrement.

— Je ne sais combien de temps je restai ainsi, mais j'en fus tirée par quelques coups frappés à la porte de ma chambre.

— J'allai ouvrir et je restai stupéfaite : George, celui que j'aimais, était là, devant moi.

— Il avança et, me prenant la main :

— Mademoiselle, dit-il, que signifie ces préparatifs, vos yeux rougis ?... Je vous en prie, dites-le moi !

— Je pars, Monsieur Georges.

— Vous, Mademoiselle Marthe, partir ? Non, vous ne le pouvez, vous ne le devez pas. Pour quoi, enfin, cette résolution si subite ?

— Je restai là, interdite, ne sachant que répondre.

— Mademoiselle Marthe, pardonnez-moi cette visite, mais j'avais à vous communiquer une résolution suprême de laquelle dépend le bonheur de ma vie toute entière.

— Et, prenant ma main, le jeune homme me conduisit à un fauteuil qui se trouvait près de

la fenêtre, puis, s'agenouillant devant moi :

— Marthe, je t'aime !

— Et, comme je pleurais...

— Pourquoi pleures-tu, chère âme ? ton cœur ne répondrait-il pas au mien ? Serais-je assez malheureux pour ne pas être aimé de toi ? Je te dis, Marthe, sois ma femme, mon épouse, et Dieu de là haut nous bénira sans doute.

— Vous dire, Monsieur Frantz, combien j'étais heureuse et malheureuse à la fois ! Voir à mes pieds l'homme que j'aimais, l'entendre demander ma main, avoir la suprême espérance de devenir sa femme... Mais non, c'était trop de bonheur pour moi. Jamais je ne pouvais consentir à le tromper, à lui avouer que j'étais une femme de théâtre.

— Je lui fis remarquer notre différence de fortune, lui avec un avenir brillant, moi sans position, sans fortune, sans rien.

— Mais que m'importe, dit-il, je t'aime ! Je gagne assez pour deux. Marthe, chère Marthe adorée, travailler pour toi sera toute ma joie, tout mon bonheur. Me refuserais-tu ?

— Il était si beau en me disant cela, ses yeux disaient si bien la sincérité de son âme... Je me sentis vaincue, car je l'aimais moi aussi.

— Alors, ma tête se penchant vers la sienne, nos lèvres s'unirent, et dans un élan de joie frénétique, nous échangeâmes le premier baiser des fiançailles.

— Pour la seconde fois je fus lâche. Mais vous allez juger combien j'en fus punie.

— Notre mariage fut fixé dans les six mois. Cependant, jusque-là il me fallait vivre, et en dehors du théâtre je ne voyais rien. Alors ce fut pour moi un véritable supplice. Comment continuer à jouer mes rôles et tenir cela caché à mon fiancé. Si Georges savait que celle qu'il aime va chaque soir sous un costume ridicule s'exposer à l'avidité de lorgnettes infâmes.

— Peut-être me comprendrait-il mais aussi, peut-être me chasserait-il sans pitié. Combien de fois ai-je entendu dire : On ne peut-être une femme de théâtre et être honnête !

— Préjugé horrible qui nous condamne avant de nous avoir jugées, qui nous juge avant de nous avoir entendues. Au théâtre, une femme,

comme ailleurs, peut-être pure, mais celle qui résiste au courant qui l'emporte, est mille fois plus à respecter que les femmes de toute autre société. Car nous avons contre nous non seulement les préjugés d'une grande majorité du public, mais aussi la tentation constante.

— Tout s'acharne après nous, depuis le directeur, jusqu'au troisième régisseur, l'abonné et le coulissier, tous nous croient à eux. Le journaliste s'imagine que notre honneur, n'est pas trop payé pour quelques lignes de vaines flatteries.

— Celles qui succombent ne sont pas aussi coupables que beaucoup le croient. Savez-vous, Monsieur Frantz, que la majorité touchent des honoraires ridicules. Alors avec cela il faut vivre, s'habiller, nous procurer des costumes pour nos pièces, ceux-ci souvent horriblement dispendieux.

— Or, la femme aime le confort, la nature nous a donné une certaine dose de coquetterie. Notre mère Eve n'avait-elle pas, dit-on... mis... : les feuilles de la pomme dans ses cheveux ? Peut-on nous reprocher à nous, ses filles, d'en avoir hérité quelque chose.

— Alors, quelques-unes se laissent éblouir par le luxe, des vaines promesses et deviennent quelquefois l'opprobre de la société.

— Ne leur jetez pas trop la pierre, M. Frantz ; ces malheureuses sont plus à plaindre qu'autre chose. Combien de fois ai-je vu de mes pauvres compagnes pleurer en me regardant et dire :

— Tu es heureuse ; toi ?

Et comme je leur demandais pourquoi ? Elles me répondaient :

— Qui nous rendra la clef du Paradis Perdu ?

— Je disais en leur montrant le ciel.

— Dieu !!

— Un dimanche, Georges vint me trouver.

— Marthe, aujourd'hui nous allons nous amuser. Je n'ai rien à faire, toi tu ne vas pas à ton magasin. (Il me croyait comptable). Voici mon programme : Cette après midi nous irons goûter au Bois de la Cambre. Puis ce soir nous irons au théâtre

— Au théâtre ! m'écriais-je.

— Mais oui, aux *Folies Dramatiques* ; on y joue

une féerie superbe. Il y a une petite actrice qui rend, dit-on, divinement, un rôle d'Aphrodite. Des camarades m'ont répété qu'elle était fort jolie. Viens-tu voir ça, dis ?

— J'étais là muette, glacée, c'en était trop. Je ne pouvais en supporter d'avantage.

— Mais qu'as-tu, ma chérie ?

— Rien, Georges, je me sens fatiguée, voilà tout, et si tu veux nous remettrons le théâtre pour une autre fois ?

— Comment pouvais-je faire, j'étais obligée d'aller à la représentation, ma présence y était indispensable. Je dus alors avoir recours à un sulterfuge, je feignis la maladie et essayai de mon mieux de le dissuader d'aller à ce théâtre,

— Voyons lui dis-je, pourquoi veux tu aller à ce théâtre, que t'importe cette *Aphrodite*, ne suis-je pas tout pour toi ?

— Voyez-vous la méchante jalouse ; que m'importe les filles de théâtres, c'est toi que j'aime, Marthe et vois-tu, j'ai toujours entendu dire que les femmes de théâtre ça ne valait pas grand chose.

— Alors, Georges, tu ne m'aimerais pas si j'étais une de celles-là ?

— Toi ? cria-t-il en se reculant, toi, une femme de théâtre ! mais je me tuerais pour me punir de t'avoir aimée !

— Je faillis m'évanouir et lorsque je fus seule je compris que je ne pouvais plus longtemps le tromper. Je ne pouvais plus longtemps cacher la vérité.

— Tais-toi, mon cœur, brise-toi, mon amour, mais cette fois plus de lâcheté.

— Je fis ma malle et prenant un fiacre j'allai chercher une chambre à l'autre bout de la ville.

— Demain je lui écrirai, je donnerai une excuse quelconque. Je préfère encore sa colère à son mépris.

— Lui, Monsieur Frantz, lui si bon, si beau !

Et la pauvre enfant brisée par ce souvenir, se mit à pleurer amèrement.

— Voyons, Marthe, lui dis-je, sèche ces larmes, nous verrons plus tard s'il n'est pas un remède à tout ceci

Après avoir séché ses yeux rougis et apaisé un dernier sanglot, la jeune fille continua :

A suivre

AUX SOURDS UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympanus artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympanus puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 80, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité: il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

60 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 65 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Faites adonner vos amis au REVEIL

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
...Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILIER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine

LA

DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.**

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA